

## INTRODUCTION

### *Le chant de l'orphelin*

4 décembre 1993, 23 heures, Opéra théâtre d'Avignon et des pays de Vaucluse. Les corps se heurtent, des chevaliers en uniforme militaire piétinent des pétales de fleurs avec les sabots de leurs montures. Le rythme est martelé, les sonorités sépulcrales, le combat avec la matière est à son paroxysme. Les danseurs flottent dans l'espace, toujours au bord de la chute, jouant du déséquilibre et de l'apesanteur pour s'élever dans l'air, comme suspendus à un souffle. Quel souffle ? Leur équilibre est volontairement fragile, toujours éphémère. Leurs mouvements ne doivent jamais s'arrêter. L'homme n'est capable de légèreté qu'en déséquilibre, c'est une loi physique. Ce dernier mouvement du ballet du *Chant de la terre*, le chant d'adieu du compositeur viennois Gustav Mahler, est éminemment charnel. C'est la vie qui hurle qu'elle ne tient qu'à un fil.

« *Éternellement... éternellement... éternellement...* » Les derniers mots du livret du *Chant de la terre* s'évanouissent avec les dernières notes de l'adagio. Les danseurs disparaissent dans un ciel rouge feu, de plus en plus sang, de plus en plus sombre. C'est le final, mon final. Mille personnes

## *Le Maître de lumière*

ont applaudi à tout rompre dans la salle du théâtre. C'est un succès mais cela ne m'importe plus.

Je sais que je suis enfin parvenu à une épure, à un ballet presque dépouillé d'émotion. Cette musique de Mahler, qui m'habite depuis que je suis jeune, je me suis enfin autorisé à la monter, dans une chorégraphie quasi immobile. Je sonne juste, je suis en paix, quelque chose de vital est accompli. Je peux enfin dire adieu à celui que je ne suis plus : je quitte l'éclat de la scène pour une lumière qui ne dépend d'aucun projecteur, d'aucun regard extérieur. Je suis déjà loin. Avec cette dernière chorégraphie, je signe d'une certaine façon aussi ma réconciliation avec moi-même : tous mes rêves de danseur, de chorégraphe, de directeur de ballets ont été réalisés, je suis libre. Ma vie est ailleurs, ma vie est à l'ombre de la lumière. Mahler avait composé ce chant poétique et déchirant dans un effort ultime, aux portes de la mort, de la béatitude de la mort. Ce soir, pour des raisons personnelles, je quitte définitivement la danse et sa lutte contre la pesanteur. Ce ballet à représentation unique est celui de la mort transfigurée. Je suis aux portes de ma vie.

Monter le chant d'adieu de Mahler, un chant terrien, profond, c'était une façon de donner corps à la dernière nostalgie « physique » qu'il me reste peut-être. Pour tirer un trait sur mon passé, pour l'achever, j'avais besoin de Mahler. Sinon, cela aurait été comme bâtir une cathédrale sans clé de voûte. Ce vide-là m'aurait empêché d'être clair ; un regret, un trouble seraient restés. J'ai trop rêvé sur Mahler, je l'ai trop aimé.

## *Le chant de l'orphelin*

En classe de terminale, notre professeur de philosophie était un homme long et frêle, les yeux toujours à moitié fermés, cachés. Il arrivait, à chaque début d'année scolaire, complètement rasé. Son crâne était chauve en septembre et sa barbe et ses cheveux poussaient au fil des mois. Une personnalité étrange, une sorte de romantique souffreteux que je trouvais magnétique. La philosophie était la seule matière qui retenait l'attention de l'adolescent dispersé, et peu porté sur les études, que j'étais. Il m'arrivait même de « sécher » d'autres cours, comme l'anglais ou la géographie, pour l'écouter davantage. Nous nous sommes vite liés d'amitié et avons passé de longs moments ensemble, protégés du monde dans son petit studio blanc sous les toits, inondé d'objets du monde et de livres. Nous dissertions des heures durant de la liberté de l'homme ou encore de l'instinct. D'une façon non formaliste, il orientait ma réflexion en me faisant découvrir ses penseurs préférés, en particulier Bergson. Un après-midi, il posa un disque de Mahler sur son vieux gramophone. Je m'en souviens encore : c'était la seconde symphonie, baptisée « Résurrection ». J'ai reçu un déferlement de musique. Ce compositeur autrichien, animé par ses inquiétudes métaphysiques, pousse les instruments jusqu'à ce qu'ils n'arrivent plus à jouer... Ils sont au bord de jouer faux, ils deviennent fous, ils supplient, les trompettes de l'Apocalypse hurlent. Une vague se soulève en geyser des profondeurs abyssales de la terre puis retombe par surprise, avec fracas, comme les eaux de la mer Rouge se déversèrent sur les chars du roi Pharaon à la poursuite des Hébreux. On croit deviner le chant d'un rossignol dans le lointain. Ce jour-là, un uni-

## *Le Maître de lumière*

vers immense s'était ouvert en moi. Je le referme ce soir.  
Je m'y sens désormais un étranger.

Dans ce théâtre à l'italienne d'Avignon, pour la dernière fois de ma carrière, j'ai réalisé les costumes, les décors, la chorégraphie et même les éclairages, car la lumière est un élément central pour sculpter un ballet. Nous avons eu quatre semaines pour tout créer et j'ai voulu tout faire moi-même du début à la fin. J'ai travaillé comme d'habitude, rien de visible n'avait changé. Sauf une chose apparemment anodine : ma façon de diriger les danseurs. J'ai compris que le geste est l'habit extérieur de quelque chose d'impalpable. Je ne parle plus à mes interprètes de techniques d'entrechats, de cabrioles, de coupés-jetés, de pirouettes ou de sissones, je les invite à chercher leurs mouvements intérieurs. Je cesse de les guider dans telle ou telle direction, je leur laisse une liberté totale dans le geste. Je ne poursuis plus seulement un geste juste mais un geste libre, né d'un mouvement libre car la liberté porte en soi un ordre. Ce n'est plus la création d'un chorégraphe qui est en jeu mais une création personnelle, celle de chacun des interprètes, en résonance avec celle des autres.

Dans une heure, je ne serai plus chorégraphe. J'ai les clés de Mahler, j'ai traversé l'éternellement. Je tire ma révérence en toute plénitude, le chemin continue mais ailleurs. Le chemin commence.